

Chapitre III

Le discours amoureux

L'amour dans Un amour de Swann

L'étude que nous venons de faire du discours mondain dans Un amour de Swann a montré combien les satisfactions procurées par les expériences mondaines sont illusoire. Plaçons-nous maintenant sur le plan des expériences amoureuses qui constituent un des deux versants de l'apprentissage dans Un amour de Swann.

Les expériences amoureuses dans la Recherche sont l'occasion d'analyses des lois de la psychologie concernant l'amour. Le développement du sentiment amoureux chez Proust suit toujours le même cheminement: l'amour commence avec la jalousie et se nourrit d'angoisse et d'insécurité; en un mot, il est fondé sur la souffrance. Les personnages amoureux désirent posséder la personne aimée tout entière cependant ils se heurtent toujours à l'infidélité, à la privation de l'autre, et au mystère jamais vraiment résolu des préférences amoureuses de l'être aimé. L'expérience amoureuse narrée dans Un amour de Swann, à savoir la liaison entre Swann et Odette, introduit le thème de l'amour tel qu'il sera développé plus tard dans la Recherche et, en ce sens, elle constitue une sorte d'esquisse des amours du Narrateur.

Comme le texte d'Un amour de Swann est un récit continu d'un seul tenant dans lequel Proust n'a ménagé aucun découpage en chapitre, il nous faut pour pouvoir l'analyser avec plus de commodité procéder dès maintenant à un découpage très sommaire destiné à dégager les différents moments discursifs de l'évolution amoureuse:

- 1) Naissance et développement de l'amour
- 2) Naissance et développement de la jalousie
- 3) Guérison de Swann,

chacun de ces moments se divisant à son tour en plusieurs phases.

1. Naissance et développement de l'amour

L'exposition du roman présente les protagonistes, leurs milieux respectifs et le commencement de leur liaison. La beauté pourtant réputée d'Odette laisse Swann indifférent; il n'est pas attiré par elle mais se montre sensible aux efforts qu'elle déploie pour le séduire et au ton sentimental qu'elle donne à leurs entretiens. Toutefois la vraie naissance de l'amour est provoquée par des événements que Proust s'attache à décrire avec la plus grande rigueur:

1.1 Le «prélude à l'amour»

Odette de Crécy prend l'initiative en rapprochant ses visites chez Swann et lui tient un discours de séduction. Certes, Swann n'est pas attiré par elle, mais pourtant il est sensible aux efforts que celle-ci fait pour le séduire.

1.2 La «cristallisation» de l'amour

La «cristallisation» de l'amour est déclenchée par deux visites chez Odette. L'invitation à un thé par un après-midi de neige et l'identification d'Odette à une fresque de la Chapelle Sixtine font disparaître l'Odette réelle sous des images mystérieuses qui la transforment radicalement; la femme facile devient aux yeux de Swann une femme mystérieuse, fleur rare, œuvre d'art.

1.3 La privation

La privation est l'origine de l'amour. Le désir de posséder Odette jusqu'alors inexistant naît le fameux soir où celle-ci fait défaut à Swann. La hantise de la privation d'Odette le force à s'avouer le prix qu'il attache à sa présence et Swann fait chercher Odette passionnément par son cocher Rémi dans tous les cafés. Il finit par la trouver. Dans la voiture qui les raccompagne, il prend prétexte d'arranger les catleyas de son corsage et cela devient entre eux un nouveau rite.

2. Naissance et développement de la jalousie

Le second dîner chez les Verdurin fait entrer l'amour dans sa phase jalouse. Cette longue étude est le cœur du roman. L'évolution de la jalousie se fait en quatre temps.



2.1 La présence de Forcheville

Ironiquement, ce second dîner chez les Verdurin fait pendant à celui du premier: un nouveau convive est introduit par Odette dans le petit noyau. Cette scène est donc un épisode où s'articulent deux situations symétriques du roman: comme le premier dîner annonce l'éclosion de l'amour, elle annonce à son tour celle de la jalousie et sa cristallisation sur le rival Forcheville.

2.2 La naissance du soupçon

La naissance du soupçon est déclenchée par deux visites chez Odette: le soir où Odette refuse de «faire catleya» et le congédie; et l'après-midi où il lui rend visite à l'improviste. Dans l'architecture du roman, ces visites sont les pendants de deux visites heureuses qui étaient à l'origine de la cristallisation.

2.3 L'exclusion du salon des Verdurin

Swann est chassé de l'univers que fréquente Odette, le salon devient un obstacle à leurs rendez-vous. Et Swann voit dans cette exclusion le signe de l'indifférence d'Odette à son égard.

2.4 L'entrée dans le temps du délire jaloux

Comme le délire amoureux de la cristallisation, le délire de la

jalousie se nourrit uniquement de l'imagination. Comme l'amant idéalise la femme aimée et lui invente des perfections imaginaires, le jaloux, à partir de ses obsessions et de ses fantasmes, ne voit dans le discours amoureux que lui tient l'être aimé que tromperie et perversité. Ainsi la jalousie fait éclore l'amour et en retour, l'amour accroît la jalousie. Cette dernière ne se sépare pas de l'amour, elle ne fait que le prolonger.

3. La guérison de Swann

Les dernières pages du texte complètent l'étude de la maladie amoureuse par celle symétrique et inverse, de la guérison. On peut dégager deux grandes lois de ce passage.

3.1 La guérison vient de la connaissance

Dans cette dernière partie en effet, les révélations se multiplient (lettre anonyme, aveux d'Odette). L'amour se nourrit de mystères et d'incertitudes mais il cesse avec la vérité.

3.2 La guérison vient de l'oubli

La guérison vient de l'oubli qui efface peu à peu les images anciennes d'Odette (en particulier celle de la fresque de Botticelli). Enfin la guérison détermine un retour au réalisme et à l'objectivité. Swann revoit en Odette la femme banale qui n'était pas son genre et qui n'éveille chez lui aucun

désir. Dans les derniers paragraphes du roman, Swann semble revenir à son point de départ.

Ce découpage en trois moments nous permet non seulement de voir sommairement l'évolution de l'amour entre Swann et Odette, il permet aussi de mieux limiter le corpus pour analyser le discours amoureux. Dans ce cas, il convient d'étudier le discours d'Odette et celui de Swann de façon séparée car ces deux personnages ont leurs propres visions du monde en ce qui concerne l'amour et ils les expriment différemment. Donc leurs discours amoureux possèdent des caractères dissemblables. Le discours amoureux d'Odette correspond au prélude à la genèse de l'amour, c'est-à-dire à la phase qui précède la naissance et le développement de l'amour: Odette prend l'initiative et fait la cour à Swann. Le discours de Swann commence de la deuxième phase jusqu'à la dernière phase car à ce moment-là l'auteur souligne l'importance de la «maladie amoureuse» qui le pousse à chercher la vérité concernant Odette.

Le discours amoureux d'Odette : le discours de séduction

Pour analyser le discours amoureux d'Odette qui joue le rôle important de «prélude à l'amour», il faut d'abord considérer ses conditions de production telles qu'elles nous sont fournies par l'auteur. En effet, au commencement du roman des indications importantes nous sont données concernant le statut social des protagonistes, leur caractère, leur attitude à l'égard de l'amour, l'espace culturel de l'époque, etc.

Swann est un grand bourgeois esthète et mondain. Il est reçu dans les salons aristocratiques les plus fermés de Paris. Amoureux volage, il ne limite pas ses relations à l'univers mondain des nobles mais sa frivolité amoureuse le pousse à se faire introduire dans tous les milieux où l'attire le charme d'une nouvelle femme et il préfère particulièrement aux femmes de sa coterie les femmes de beauté assez vulgaire et de position sociale humble. Son goût de l'exotisme amoureux et social donne lieu à des liaisons comme celle qu'il a avec une «américaine»¹ et le prédispose à faire connaissance avec Odette de Crécy, femme entretenue d'origine sociale douteuse. Elle est connue comme une des femmes les mieux habillées de Paris. Le portrait qu'en fait Proust est celui d'une beauté très éloignée du genre de femme qu'aime Swann. Elle apprécie le chic, les endroits à la mode, mais ne comprend pas l'art. Cette demi-mondaine fréquente le médiocre salon des Verdurin présidé par sa patronne envieuse des aristocrates du faubourg Saint-Germain.

Par sa position sociale, sa notoriété et ses facultés intellectuelles, Swann est supérieur à Odette. Aussi n'est-il pas si étonnant que la demi-mondaine qu'est Odette prenne l'initiative pour se faire aimer par Swann. Mais l'intérêt qu'Odette éprouve pour Swann se heurte à des obstacles à la fois sur le plan sentimental et sur le plan social. D'une part l'amour entre Swann et Odette s'engage sur des bases fausses: alors que les autres amours de Swann sont habituellement le fait du désir de celui-ci, Odette lui est d'abord parfaitement

¹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.311.

indifférente. D'autre part les conventions sociales interdisent à Odette d'exprimer explicitement son affection pour Swann. Devant ce double obstacle, sentimental et social, Odette va donc devoir déployer, pour gagner le cœur de Swann, toutes les ressources de la stratégie de séduction qu'en tant que demi-mondaine elle se doit de connaître parfaitement. Et, à travers un discours apparemment naïf, elle va s'ingénier à suggérer à Swann l'intérêt qu'elle éprouve pour lui et le désir qu'elle a de partager de façon durable son intimité. En un mot, à lui faire comprendre son amour.

Avant de commencer l'étude du discours d'Odette, une remarque importante s'impose: dans l'analyse qui va suivre nous allons traiter le discours d'Odette comme s'il était présenté dans le roman d'un point de vue objectif alors que le plus souvent il nous est présenté par l'auteur à travers le souvenir qu'en conserve Swann. Il nous semble en effet que chaque fois que Swann se remémore tel ou tel mot, telle ou telle phrase, telle ou telle mimique du discours de séduction d'Odette, l'auteur prend soin de présenter ces mots, phrases ou gestes, comme des fragments effectifs du discours tenu par Odette que la mémoire de Swann propose à celui-ci comme objet d'analyse. Ce processus d'objectivation du discours d'Odette est clairement mis en évidence par l'exemple suivant:

Mais quand Odette était partie, Swann souriait en pensant qu'elle lui avait dit combien le temps lui durerait jusqu'à ce qu'il lui permît de revenir; il se rappelait l'air inquiet, timide avec lequel elle l'avait une fois prié que ce ne fût pas dans trop longtemps, et les regards qu'elle avait eus à ce moment-

là, fixés sur lui en une imploration craintive, et qui la faisaient touchante sous le bouquet de fleurs de pensées artificielles fixés devant son chapeau rond de paille blanche, à brides de velours noir. «Et vous, avait-elle dit, vous ne viendriez pas une fois chez moi prendre le thé?»²

L'emploi du style direct qui termine cette citation (procédé employé couramment dans cette situation) constitue le signe le plus flagrant de cette objectivation du discours d'Odette. Mais il est à remarquer que dans le style indirect qui l'amène et dégage peu à peu le discours d'Odette de celui de Swann, l'emploi de verbes déclaratifs neutres tels que «en pensant que», «se rappelait» présentent les fragments de souvenirs comme conformes à la réalité, et dépourvus de toute distorsion interprétative. Tout se passe donc comme si Swann dans ces moments détaillait une sorte de «photographie» du discours d'Odette et cette photographie peut être considérée comme un reflet objectif des propos effectivement tenus par celle-ci.

Cette remarque étant faite, dans le discours d'Odette, que l'on pourrait appeler de façon globale le «discours de séduction», il est possible de distinguer plusieurs formes. D'une part, le discours de séduction proprement dit qui est un discours d'invite plus ou moins directe à l'amour et dans lequel par le biais d'une rhétorique précieuse, le locuteur s'offre au désir du destinataire du discours. D'autre part, trois formes de discours de séduction qui, par le biais

²Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p. 314.

d'un sème secondaire, substituent à l'invite malgré tout brutale du discours de séduction proprement dit l'expression d'un «désir de plaire» plus modeste et tout aussi séduisant. Il s'agit tout d'abord du discours d'admiration où ce désir de plaire est exprimé par la proclamation d'une admiration sans borne à l'égard du destinataire; il s'agit ensuite du discours de soumission, qui exprime ce désir de plaire par la proclamation de l'intention de se dévouer corps et âme au destinataire; il s'agit enfin du discours de clairvoyance qui exprime ce désir de plaire à travers l'affirmation de la prétention à connaître les goûts et les désirs les plus secrets de l'autre.

1. Le discours de séduction proprement dit

Nous avons défini tout à l'heure cette forme du discours comme une invite à l'amour, invite par le biais de laquelle le locuteur s'offre au désir du destinataire du discours.

On comprend aisément que devant la brutalité d'un tel signifié le procédé rhétorique caractéristique de ce discours soit la litote. Ainsi, dans l'exemple que nous venons de citer, pour dire son désir de devenir la maîtresse de Swann, Odette se contente-t-elle de dire que celui-ci lui manque: «Elle lui avait dit combien le temps lui durerait jusqu'à ce qu'il lui permît de revenir» et pour dire combien ce désir est pressant, il lui suffit de «prier» Swann «que ce ne fût pas dans trop longtemps». On remarquera que cet usage de la litote se retrouve aussi dans le langage gestuel d'Odette: il existe en effet des regards qui signifient de façon non ambiguë le désir, mais Odette choisit d'y substituer un

«air inquiet [et] timide» et des regards d'«imploration craintive» en situation avec ses paroles. Quand, devant le silence de Swann, Odette doit se faire plus directe, elle invite celui-ci à venir chez elle partager son intimité. Mais le langage qu'elle emploie alors limite prudemment cette intimité à la bienséance d'un thé d'après-midi.

Et quand, pour se dérober à ses avances, Swann s'excuse «sur sa peur des amitiés nouvelles» en l'appelant «par galanterie, sa peur d'être malheureux». Odette en profite pour s'offrir à nouveau à lui:

— Vous avez peur d'une affection? comme c'est drôle, moi qui ne cherche que cela, qui donnerais ma vie pour en trouver une, avait-elle dit d'une voix si naturelle, si convaincue, qu'il en avait été remué.³

Là encore, c'est l'emploi d'une litote, à savoir, l'emploi du mot «affection» à la place du mot «relation amoureuse» qui masque la crudité de la proposition d'Odette qui signifie en clair «Je n'ai pas d'amant en ce moment».

Il est à noter que c'est très exceptionnellement et dans des conditions précises que le discours de séduction proprement dit abandonne la «prudence» de la litote. Ainsi, c'est la distance inhérente à la communication par lettre qui permet à Odette, lors de l'épisode de l'étui de cigarette oublié chez elle par Swann, d'abandonner la retenue de la litote au profit d'un aveu non déguisé:

³Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.315.

«Que n'y avez-vous oublié aussi votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre.»⁴

Néanmoins on remarquera que cet aveu «brutal» n'est possible que parce que sa force est atténuée par la préciosité de la formule de regret qui exprime ce désir, formule construite sur un parallélisme entre l'étui à cigarettes et le cœur.

2. Le discours d'admiration

Un des moyens dont dispose Odette pour signifier son désir de plaire à Swann est de dire l'admiration qu'elle éprouve pour lui. Par admiration, nous entendons ici la joie et l'épanouissement que l'on éprouve devant quelqu'un qu'on juge supérieur et extraordinaire. Aussi Odette exprime-t-elle à plusieurs reprises le prestige que possède Swann à ses yeux en vantant devant lui ses qualités et mérites intellectuels.

Voici un exemple particulièrement représentatif de ce type de discours:

«Vous allez vous moquer de moi, ce peintre qui vous empêche de me voir (elle voulait parler de Ver Meer), je n'avais jamais entendu parler de lui; vit-

⁴Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.342.

il encore? Est-ce qu'on peut voir de ses œuvres à Paris, pour que je puisse me représenter ce que vous aimez, deviner un peu ce qu'il y a sous ce grand front qui travaille tant, dans cette tête qu'on sent toujours en train de réfléchir, me dire voilà: c'est à cela qu'il est en train de penser. Quel rêve ce serait d'être mêlée à vos travaux!»⁵

La formule louangeuse apparaît seulement vers la fin du passage: «sous ce grand front qui travaille tant, dans cette tête qu'on sent toujours en train de réfléchir». Elle repose essentiellement sur le cliché mélioratif du «grand front», symbole de l'activité intellectuelle, que viennent renforcer de façon insistante les expressions «qui travaille tant» et «qu'on sent toujours en train de réfléchir». Cette formule louangeuse aboutit à une exclamation exprimant de façon directe cette admiration: «Quel rêve ce serait d'être mêlée à vos travaux!» Le début du passage ne mérite pas moins d'attirer notre attention. Il exprime en effet l'admiration d'Odette de façon indirecte, d'une part en sous-entendant la haute valeur de l'art auquel s'intéresse Swann et, d'autre part en laissant entendre qu'Odette, complètement inculte dans ce domaine, est indigne de Swann. D'une certaine manière l'on peut dire que ce discours d'admiration est en même temps un discours de rabaissement de soi-même de la part du locuteur.

Admiration de l'autre et rabaissement de soi se retrouvent ainsi indissociablement liés à plusieurs reprises et notamment dans la répartie désormais célèbre d'Odette:

⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.315.

— Je comprend que je ne peux rien faire, moi chétive, à côté de grands savants comme vous autres, lui avait-elle répondu. Je serais comme la grenouille devant l'aréopage.⁶

Peu importe que la critique ait été incapable d'établir d'où provient la comparaison placée par Proust dans la bouche d'Odette, car elle est suffisamment parlante et exprime à merveille l'admiration mêlée de crainte de l'ignorant pour le savant.

3. Le discours de soumission

Le discours de soumission exprime le désir de plaire en proclamant l'intention de se dévouer complètement à l'autre. C'est ce qu'exprime très clairement et sans détours cette déclaration d'Odette:

— Moi, je n'ai jamais rien à faire! Je suis toujours libre, je le serai toujours pour vous. A n'importe quelle heure du jour et de la nuit où il pourrait vous être commode de me voir, faites-moi chercher, et je serai trop heureuse d'accourir. Le ferez-vous?⁷

ou bien encore dans ce dialogue:

⁶Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.314

⁷Ibid., p.315.

— Je pourrais même dîner seule avec vous, si vous aimiez mieux cela, lui disait-elle.

— Et Mme Verdurin?

— Oh! ce serait bien simple. Je n'aurais qu'à dire que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a toujours moyen de s'arranger.

— Vous êtes gentille.⁸

Il ne nous semble pas qu'on puisse associer à ce discours de soumission des caractéristiques formelles précises comme nous l'avons fait pour les deux formes précédentes. Ainsi dans le premier exemple, la soumission est exprimée par une accumulation de formules d'insistance toutes faites («n'importe quelle heure du jour et de la nuit», «je serai trop heureuse de») complétée par une fausse question marquant la prière, et destinée à renforcer l'affirmation initiale «je serai toujours libre pour vous.». Dans le second exemple, la soumission est seulement marquée au niveau du signifié par l'affirmation «ce serait bien simple».

4. Le discours de clairvoyance

Cette dernière forme du discours de séduction exprime le désir à plaire à l'autre en affirmant que l'on connaît ses goûts et ses désirs les plus secrets. D'une certaine manière, il revient à dire «Vous voyez que je suis faite pour vous».

⁸Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.336.

Ainsi quand Swann répond enfin à l'invitation d'Odette à venir prendre le thé chez elle:

Odette fit à Swann «son» thé, lui demanda: «citron ou crème?» et comme il répondit «crème», lui dit en riant: «un nuage!» Et comme il le trouvait bon: «Vous voyez que je sais ce que vous aimez.»⁹

Cette «clairvoyance» prétend pénétrer jusqu'aux recoins les plus secrets de la sensibilité de Swann:

— Elle n'a pas su vous comprendre; vous êtes un être si à part.¹⁰

et débouche sur l'affirmation d'une certaine connivence propice à l'amour:

— C'est cela que j'ai aimé d'abord en vous, j'ai bien senti que vous n'étiez pas comme tout le monde.¹¹

Il est bien évident que la distinction que nous avons établie entre ces quatre aspects du discours de séduction n'a été faite que dans le but de faciliter notre analyse. En fait, ces formes sont employées le plus souvent

⁹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.341.

¹⁰Ibid., p.315.

¹¹Ibid., p.315.

concurrentement à l'intérieur d'une même déclaration. Odette passe sans cesse d'une forme à l'autre sans qu'à aucun moment on ressente d'effet de rupture. Ainsi dans l'exemple précédent des formules comme: «Vous êtes un être si à part» ou «J'ai bien senti que vous n'étiez pas comme tout le monde» relèvent autant du discours de clairvoyance que du discours d'admiration.

Le discours amoureux de Swann

Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre lorsque nous avons évoqué la façon dont est traité le thème de l'amour dans Un amour de Swann, le discours amoureux de Swann domine, ne serait-ce que par son importance quantitative, l'évocation du sentiment de l'amour. En effet le discours amoureux d'Odette n'est qu'un hors d'œuvre, un prélude, qui s'interrompt avant même que l'amour véritable ne commence; tandis que le discours amoureux de Swann couvre tout le reste, c'est-à-dire toute l'évolution de l'amour, de sa naissance à sa mort, évolution dont nous avons montré que les temps essentiels étaient la cristallisation et la jalousie.

Autant, quand nous avons étudié le discours d'Odette, il nous a fallu insister sur le caractère objectif des propos qui lui était prêtés bien que présentés à travers le souvenir qu'en a Swann; autant nous devons préciser maintenant toute l'importance qu'il convient d'accorder au procédé de focalisation qui fait que tout ce qui concerne la cristallisation et tout ce qui concerne la jalousie nous est présenté par Proust exclusivement à travers le regard de Swann, et même plus précisément à travers le discours que Swann se



tient à lui-même.

Une analyse rapide des deux extraits donnés en annexe II et en annexe III nous permettra de justifier ce que nous venons de dire en mettant en évidence les deux procédés employés par Proust pour opérer cette focalisation. Le premier procédé consiste à encadrer un passage relativement long dont aucun indice formel ne signale la focalisation par deux phrases contenant un verbe déclaratif chargé d'opérer cette focalisation. C'est par exemple ce qui se passe dans l'extrait donné en annexe II. Tel quel, le long passage qui commence à «Certes quand Odette venait de faire quelque chose qu'elle ne voulait pas révéler» et se termine à «révéleraient toujours par la matière excédente et les vides non remplis, que ce n'était pas d'entre ceux-là qu'il venait» pourrait très bien être le fait d'un narrateur omniscient analysant le comportement d'Odette et les motivations de ce comportement. Mais en fait, le cadre déterminé par le verbe de la première phrase citée («Swann reconnut») et le verbe déclaratif de l'incise insérée dans le dialogue en style direct qui conclut cet extrait («se disait Swann») oblige à comprendre que l'analyse en question n'est pas le fait du narrateur mais celui de Swann, et que le «certes» est le «mais» qui constituent les articulateurs logiques du raisonnement sont le fait de Swann et de lui seul.

Le deuxième procédé est illustré par l'extrait donné en annexe III. Cette fois-ci on a bien affaire à un récit raconté par un narrateur omniscient. Toutefois le narrateur y introduit le point de vue de Swann, là encore par le biais d'un verbe déclaratif («Swann comprit que»). Du même coup, l'attribution de l'analyse qui est faite du geste d'Odette (tout le texte souligné dans notre extrait)

devient ambiguë. Autant le lecteur pouvait au départ l'attribuer à un narrateur omniscient, autant, une fois parvenu à la dernière phrase de l'extrait, il est tenté de l'attribuer à Swann.

Ainsi, par ces deux procédés, Proust livre à la fois au lecteur le signe objectif contenu dans le discours d'Odette et l'interprétation que ne cesse d'en donner Swann, c'est-à-dire le discours qu'il se tient à lui-même et qui est le lieu du phénomène essentiel de la passion amoureuse: la cristallisation et la jalousie.

1. Le discours de la cristallisation

On sait que la notion de cristallisation a été proposée pour la première fois par Stendhal dans De l'amour pour décrire le procédé par lequel l'amoureux attribue de façon arbitraire à l'être aimé toutes les qualités qu'il peut imaginer. Le choix du mot «cristallisation» vient du fait que Stendhal compare ce phénomène psychologique à ce qui se passe quand on plonge un rameau dans les mines de sel de Salzbourg: deux ou trois mois après, il s'est couvert de cristaux, au point qu'«on ne peut plus reconnaître le rameau primitif». De la même manière, la véritable Odette va disparaître sous des images qui la transforment radicalement aux yeux de Swann. C'est le discours à travers lequel s'opère cette transformation que nous allons étudier maintenant.

Le point de départ du discours de cristallisation est une remarque faite par Swann qui aurait pu parfaitement rester anodine: celui-ci est frappé

brusquement par la ressemblance d'Odette avec «cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine». ¹² Ce n'est pas la première fois que Swann se plaît à établir de tels rapprochements entre un être humain et une œuvre d'art. Toutefois Proust note que le plaisir que Swann trouva «à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano» «fut plus profond» ¹³ qu'à l'habitude. C'est sur cette infime nuance que vient se greffer le phénomène de la cristallisation dont les principales étapes sont évoquées dans l'extrait donné en annexe IV. Cette cristallisation est entièrement le fait du discours. On remarquera en effet que chacune des étapes est introduite par un verbe déclaratif ou un verbe exprimant un jugement («estima», «se reprocha», «se félicita», «se dit», «parurent», «regretter» «se disait», «admirait», «transformait», «croyait»). L'accumulation de ces verbes, le fait que parfois il se contredisent («se félicita»/«était tenté de regretter») soulignent certaines qualités de ce discours: c'est un discours répétitif, un discours peu cohérent fondé sur le ressassement. Et certains de ces verbes («se reprocha», «se félicita», «se dit») permettent de penser qu'il s'agit d'un discours d'autopersuasion. Le décalage absolu entre le résultat de ce discours et la réalité est souligné par l'image qui en ponctue un des moments: «le baiser et la possession qui semblaient naturels et médiocres s'ils lui étaient accordés par une chair abîmée, venant couronner l'adoration d'une pièce de musée, lui parurent devoir être surnaturels, et délicieux» ¹⁴, Ce décalage aboutit même à la confusion

¹²Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.342.

¹³Ibid., p.343.

¹⁴Ibid., p.344.

totale entre l'imaginaire et le réel. C'est ce qu'exprime la dernière phrase de notre extrait:

Quand il avait regardé longtemps ce Botticelli, il pensait à son Botticelli à lui qu'il trouvait plus beau encore et, approchant de lui la photographie de Zéphora, il croyait serrer Odette contre son cœur.¹⁵

Plus encore, ce discours irréaliste se donne délibérément l'apparence de la cohérence d'un discours raisonné. Ainsi quand Swann se reproche «d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût paru adorable au grand Sandro» et se félicite «que le plaisir qu'il avait à voir Odette trouvât une justification dans sa propre culture esthétique», il se tient un raisonnement en apparence logique que l'on pourrait résumer ainsi:

Zéphora a plu à Botticelli.

Donc, Zéphora a beaucoup de valeur.

Or, Odette ressemble à Zéphora.

Donc, Odette a beaucoup de valeur.

Le problème est que rien ne prouve que Botticelli ait choisi le modèle de Zéphora parce qu'elle lui plaisait (elle a pu lui être imposée par le commanditaire).

¹⁵Marcel Proust., Du côté de chez Swann, p.345.

D'autre part, la ressemblance physique entre Odette et Zéphora n'a rien à voir avec la valeur purement artistique de l'œuvre de Botticelli. En fait le «raisonnement» ne tient que par le fait que Swann veut en tirer la conclusion qu'il en tire.

On trouve la même faiblesse dans le raisonnement plus général qui sous-tend l'identification d'Odette à l'«œuvre florentine»:

Il se disait qu'il était raisonnable de donner beaucoup de son temps à un chef-d'œuvre inestimable, coulé pour une fois dans une matière différente et particulièrement savoureuse, en un exemplaire rarissime qu'il contemplait tantôt avec l'humilité, la spiritualité et le désintéressement d'un artiste, tantôt avec l'orgueil, l'égoïsme et la sensualité d'un collectionneur.¹⁶

raisonnement que l'on pourrait formuler en ces termes:

Zéphora est une œuvre d'art.

Or, Odette ressemble à Zéphora.

Donc, Odette est (aussi amirable qu') une œuvre d'art.

En effet, «ressembler» n'est pas «être» et ainsi l'on ne peut pas tirer de conclusion de ces deux prémices.

¹⁶Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.344.

Discours d'autopersuasion ressassé à l'infini, discours d'autojustification incohérent complètement détaché du réel mais qui se donne l'apparence de la logique, le discours de la cristallisation est donc en fait un délire d'interprétation, et c'est cette caractéristique que nous allons retrouver dans le discours de la jalousie.

2. Discours de la jalousie

Le discours de la jalousie est en effet lui aussi un délire d'interprétation, mais un délire d'interprétation fondé cette fois sur l'idée fixe que tout ce que dit Odette est la plupart du temps faussé à un certain degré. Il s'agit si l'on peut dire, de la part de Swann, d'un excès de «vouloir comprendre». Swann lui-même y voit un «plaisir de l'intelligence» provoqué par le réveil de cette «faculté de sa jeunesse studieuse»: «la passion de la vérité».¹⁷ On assiste, dans ce type de discours, à la mise en place d'une sorte de circuit infernal entre le mensonge supposé et la tentative désespérée de sa détection.

L'idée fixe du mensonge a un caractère arbitraire:

Celles-ci (les paroles d'Odette) ne lui eussent paru mensongères que s'il s'était d'abord défié qu'elles le fussent. Pour qu'il crût qu'elle mentait, un soupçon préalable était une condition nécessaire. C'était d'ailleurs aussi une

¹⁷Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.399.

condition suffisante. Alors tout ce que disait Odette lui paraissait suspect. L'entendait-il citer un nom; c'était certainement celui d'un de ses amants.¹⁸

Et, de ce point de vue, l'adresse de Proust consiste à ne jamais fournir au lecteur la clé de la motivation véritable d'Odette, il ne nous indique que le signe perçu par Swann dans le discours de celle-ci et l'interprétation (voire les interprétations contradictoires) qu'en donne Swann.

Le délire d'interprétation que constitue le discours de la jalousie consiste à chercher systématiquement à déceler le mensonge dans le discours de l'être aimé. Ainsi, à partir du moment où il a décidé qu'Odette mentait, Swann s'applique à repérer certains signes de mensonge dans le discours de celle-ci. Il croit par exemple identifier de tels signes dans certaines réactions physiques ou physiologiques d'Odette, comme cet «air douloureux» qui lui semble exagéré par rapport au contexte du discours:

Elle lui redisait tout le temps: «Quel malheur que toi, qui ne viens jamais l'après-midi, pour une fois que cela t'arrive, je ne t'aie pas vu:» Il savait bien qu'elle n'était pas assez amoureuse de lui pour avoir un regret si vif d'avoir manqué sa visite, mais comme elle était bonne, désireuse de lui faire plaisir, et souvent triste quand elle l'avait contrarié, il trouva tout naturel qu'elle le fût cette fois de l'avoir privé de ce plaisir de passer une heure

¹⁸Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.425.

ensemble qui était très grand, non pour elle, mais pour lui. C'était pourtant une chose assez peu importante pour que l'air douloureux qu'elle continuait d'avoir finît par l'étonner.¹⁹

Il croit aussi voir de tels signes dans certains détails du discours d'Odette qu'il considère comme des fragments de vérité délibérément placés là pour cacher le mensonge. C'est par exemple une telle découverte qu'évoque le passage donné dans l'annexe II. Dans ce passage Swann explique que de tels faits vrais possèdent des caractéristiques propres qui font qu'ils ne s'intègrent jamais parfaitement avec le mensonge et de ce fait les rendent révélateurs.

Il croit voir encore de tels signes de mensonge dans le débit ou dans le ton: (— Elle répéta comme une leçon, sur un ton ironique et comme si elle voulait se débarrasser de lui: «Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme.»)²⁰; dans cette forme de silence que constitue le fait de tenter de détourner la conversation en répondant à côté (— Oh! que tu me rend malheureuse, s'écria-t-elle en se déroband par un sursaut à l'étreinte de sa question. Mais as-tu bientôt fini? Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? Tu as donc décidé qu'il fallait que je te déteste, que je t'exècre? Voilà, je voulais reprendre avec toi le bon temps comme autre fois et voilà ton remerciement!)²¹; ou bien

¹⁹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.407.

²⁰Ibid., p.498.

²¹Ibid., p.499.

enfin dans ce qui pourrait être une exagération ou une minimisation de la vérité (— Mais je n'en sais rien, moi, s'écria-t-elle avec colère, peut-être il y a très longtemps, sans me rendre compte de ce que je faisais, peut-être deux ou trois fois. »)²²

Quelquefois, quand Swann croit reconnaître un tel signe, il s'empresse de conclure au mensonge sans plus de réflexion et en se fiant à son intuition. Ainsi dans la scène où il cherche à faire avouer à Odette qu'elle a eu des rapports homosexuels (scène à laquelle nous avons emprunté les trois exemples qui précèdent), le fait que chaque réponse d'Odette suscite une nouvelle question encore plus pressante de la part de Swann nous montre que celui-ci perçoit d'emblée sans aucune analyse ces réponses comme autant de signes de mensonge. On remarquera que dans cette scène l'insistance de Swann a pour conséquence l'incohérence du discours d'Odette qui aboutit à un aveu puis à des rétractations au point que n'importe laquelle des réponses successives d'Odette peut être vraie ou peut être fausse.

D'autre fois quand Swann croit percevoir un signe de mensonge. Il cherche à se convaincre de ce mensonge par un raisonnement qui offre toutes les apparences de la logique. Ce phénomène discursif qui n'est pas sans rappeler celui que nous avons analysé à propos du discours de la cristallisation est clairement illustré par l'extrait que l'on trouvera en annexe V. Dans ce passage

²²Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.499.

Swann essaie d'analyser en quoi l'air «douloureux» d'Odette qu'il a perçu comme signe de mensonge peut effectivement en être un. Le cheminement du raisonnement que se tient Swann est marqué par une accumulation d'articulateurs («certes», «aussi», «prise de peur», «puis», «alors», «et quand») qui en souligne l'apparente rigueur. Ce raisonnement peut se résumer ainsi:

D'une part les mensonges que fait Odette sont généralement des mensonges destinés à éviter des problèmes graves et quand elle ment ainsi la peur qu'elle éprouve lui donne envie de pleurer; d'autre part ces mensonges ont généralement pour conséquence de nuire à un homme et quand elle ment ainsi elle se sent humble et coupable devant lui; par association de sentiment et de souvenir, toutes les fois qu'elle ment elle éprouve une sensation de fatigue et de regret qui lui donne un air douloureux; donc Odette est en train de faire un mensonge assez grave, et non un mensonge de politesse comme le contexte aurait pu le laisser croire.

Malgré cette apparente rigueur, les faiblesses du raisonnement sont flagrantes. En effet chacune des propositions qu'il contient repose sur une généralisation qui n'est nullement démontrée. Autant le cadre du raisonnement est strict, autant ce que Swann met dedans est arbitraire. S'il fallait un deuxième exemple de ce délire logique de la jalousie, rien ne pourrait mieux convenir que l'épisode où Swann, sur le seul indice de l'unique fenêtre allumée dans la rue d'Odette croit surprendre celle-ci avec son amant et se trouve nez à nez avec les

deux vieux messieurs qui habitent la maison voisine.²³

D'autres fois, enfin, lorsque Swann a cru reconnaître un signe de mensonge, il se contente simplement de ressasser le fait qu'Odette a pu lui mentir: «L'entendait-il citer un nom; c'était certainement celui d'un de ses amants, une fois cette supposition forgée, il passait des semaines à se désoler».²⁴

Fonction du discours amoureux

Le discours de la cristallisation et le discours de la jalousie, ces deux discours successifs que Swann se tient à lui-même, fonctionnent donc de façon identique. Tous deux constituent un délire d'interprétation destiné à affirmer sans cesse, d'une façon qui semble justifiée, un présupposé unique, à savoir: «Odette est belle» dans le cas du discours de la cristallisation, et «Odette ment» dans le cas de discours de la jalousie. En cela, ils constituent ainsi des discours d'autojustification, l'un de l'amour (Odette est digne d'être aimée), d'autre de la jalousie (Odette est haïssable).

L'identité formelle de ces deux discours qui transparait au-delà du caractère apparemment opposé de leurs contenus et de leurs conclusions ne doit pas nous étonner outre mesure: il s'agit en fait d'un discours unique prenant

²³Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.398-401.

²⁴Ibid., p.425.

deux formes successives. Et ce discours a une fonction unique et exclusive: se persuader qu'on aime l'autre alors qu'on éprouve le sentiment plus ou moins confus du contraire.

Du point de vue du discours, on pourrait ainsi résumer l'évolution de la passion amoureuse. Dans un premier temps, le discours de séduction d'Odette (facteur externe), si faiblement opérant qu'il soit, provoque chez Swann ce que l'on pourrait appeler une prédisposition amoureuse, c'est-à-dire un vague besoin d'être amoureux polarisé sur Odette que celui-ci commence à se ressasser indéfiniment («quand Odette était partie, Swann souriait en pensant qu'elle lui avait dit (...)»²⁵, «en se rappelant ainsi leurs entretiens, en pensant ainsi à elle quand il était seul, il faisait seulement jouer son image entre beaucoup d'autres»²⁶, «Ce serait bien agréable d'avoir ainsi une petite personne chez qui on pourrait trouver cette chose si rare, du bon thé.»)²⁷

Ces prédispositions restent cependant vagues et extrêmement velléitaires de la part de Swann et pourraient très bien ne jamais déboucher sur l'amour, si un premier événement fortuit (l'identification involontaire d'Odette à l'image de Zéphora lors de la deuxième visite de Swann à Odette) ne venait enclencher chez Swann le discours de la cristallisation qui renchérit sur ce

²⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.314.

²⁶Ibid., p.315.

²⁷Ibid., p.341.

premier sentiment très vague et permet à Swann de se ressasser indéfiniment qu'il est amoureux et a raison de l'être.

Toutefois, si puissant que soit le pouvoir d'autosuggestion de ce discours, son effet est sans cesse menacé, car le plaisir qu'il provoque ne cesse de s'éteindre progressivement. C'est ce que souligne le fait que Proust immédiatement, après avoir évoqué et développé le phénomène de la cristallisation, enchaîne sur l'évocation des ruses employées par Swann pour maintenir son intérêt pour Odette: «Et cependant ce n'était pas seulement la lassitude d'Odette qu'il s'ingéniait à prévenir, c'était quelquefois aussi la sienne propre».²⁸ Et, puisque «l'amour a tellement besoin de se trouver une justification, une garantie de durée, dans des plaisirs qui au contraire sans lui n'en seraient pas et finissent avec lui»²⁹, quand l'effet de la cristallisation s'estompe, un discours plus efficace parce que plus pimenté devient nécessaire: le discours sadomasochiste de la jalousie. Ce discours est, lui aussi, enclenché par un événement fortuit, à savoir, le fait qu'un soir par hasard Swann ne trouve pas Odette au salon des Verdurin comme il s'y attendait.

Le discours de la jalousie n'est donc en fait qu'une sorte de renchérissement sur le discours de la cristallisation. Et le caractère apparemment opposé de leurs contenus ne doit pas masquer à nos yeux le fait que la finalité

²⁸Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.345.

²⁹Ibid., p.341.

est identique. Ainsi, lorsque Swann se torture en cherchant à se persuader qu'Odette a bien eu des relations homosexuelles, il conclut:

Et pourtant cette Odette d'où lui venait tout ce mal, ne lui était pas moins chère, bien au contraire plus précieuse, comme si au fur et à mesure que grandissait la souffrance, grandissait en même temps le prix du calmant, du contrepoison que seule cette femme possédait.³⁰

En fait, on peut dire que la jalousie n'est rien d'autre qu'une forme aiguë de cristallisation qui fait qu'Odette peut devenir très chère à Swann précisément «au moment pour ainsi dire où il la trouvait précisément bien moins jolie».³¹ Paradoxalement, la jalousie est le discours par lequel Swann cherche à retarder la décristallisation toujours prête à s'opérer, le discours par lequel il s'interdit volontairement de guérir.

Le discours de la cristallisation et de la jalousie est donc comme le discours mondain, un discours où le sens littéral s'efface au profit d'une signification unique et pauvre: à savoir «J'aime Odette». Et dès lors que la vérité du sens littéral n'a pas d'importance, comme dans le discours mondain, toutes les impostures — et notamment la mauvaise foi — ainsi que toutes les palinodies amoureuses sont possibles.

³⁰Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.800.

³¹Ibid., p.409.

Dans le discours d'Odette, Swann peut très bien se permettre d'interpréter de deux façons différentes, voire contraires, un même signe. Ainsi la petite phrase qui ouvre la lettre de la Maison Dorée («Mon ami, ma main tremble si fort que je peux à peine écrire») est déchiffrée par Swann comme un signe de tendresse sincère dans un premier temps (p.345-346), alors que dans un second temps (p.450), elle est déchiffrée comme un signe de demi-vérité ou plus exactement de demi-mensonge: «elle le prétendait du moins, et un peu de cet émoi devait être sincère pour qu'elle désirât d'en feindre davantage».

De la même manière Swann peut très bien sincèrement à un moment précis souhaiter la mort d'Odette et dans l'instant s'en repentir tout aussi sincèrement: («Quelquefois il espérait qu'elle mourrait sans souffrances dans un accident, elle qui était dehors, dans les rues, sur les routes, du matin au soir. (...) Puis il s'indignait de ne penser ainsi qu'à soi, et les souffrances qu'il avait éprouvées lui semblaient ne mériter aucune pitié puisque lui-même faisait si bon marché de la vie d'Odette».³²

De la même manière, la frontière entre le réel et l'imaginaire peut parfaitement s'estomper, comme c'est le cas lorsque Swann, en pleine crise de cristallisation, croit serrer Odette contre son cœur quand il approche de lui la photographie de Zéphora. Ou comme c'est le cas encore lorsque Swann souhaite recevoir une lettre d'Odette lui demandant de l'argent, et que la lettre arrive le lendemain matin même.

³²Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.490-491.

On comprend dès lors mieux pourquoi, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, Proust s'ingénie à ne jamais nous fournir les clés du discours d'Odette. Peu importe en effet que ce discours soit sincère ou mensonger, peu importe que la demi-mondaine illettrée en ait emprunté ou non les formules à des modèles mondains ou littéraires, peu importe même ses intentions profondes ou l'adresse de son discours de séduction, puisque seuls sont importants dans son discours les signes que Swann croit y percevoir pour alimenter son délire interprétatif.

On pourrait donc résumer l'articulation des trois formes de discours amoureux entre eux aux moyens de l'image suivante: Le discours d'Odette est comme un grain de sable qui catalyse la sécrétion, par l'effet conjugué des discours de la cristallisation et de la jalousie, de la perle (noire) de l'amour. Mais nous ne devons pas oublier que le discours d'Odette n'est qu'un mot creux, un signe vide, tout autant que les sécrétions de la cristallisation et de la jalousie: la perle n'est qu'une bulle du savon qui va crever à la moindre occasion. Odette alors ne sera plus aux yeux de Swann qu'une femme «qui n'était pas [son] genre!»³³

³³Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.521.